

Bleue comme une orange

8/16 – Jean Calvin et l'esprit de l'industrialisme

Un procès typique du plat pays des marais se jugeait le 9 octobre 2020 au tribunal correctionnel d'Amiens. Trois chasseurs étaient accusés d'avoir volé 120 canards « appelants » dans les propres huttes de leurs collègues. Ces « appelants » servent à attirer les canards sauvages à portée de fusil de leurs propriétaires. Un couple vaut 80 € et il s'en vole des dizaines chaque année, qui alimentent tout un trafic entre la Picardie, les Flandres et les Pays-Bas. Bref, ces vols de canards « appelants » signalent une tradition culturelle commune à un peuple commun, dans un espace géographique commun.

Coïncidence, c'est également de cet espace que surgit le Picard Jean Calvin (1509-1564), le sombre prophète du protestantisme, qui, après Luther (1483-1546), et après trois siècles de contestations internes à l'Eglise catholique, des Vaudois aux Hussites et Anabaptistes¹, fixe les traits de ce qu'on pourrait nommer la mentalité « orangiste ». Etabli d'abord à Genève, le calvinisme impose son dogme impitoyable et une théocratie républicaine qui va modeler la communauté réformée, politiquement et économiquement, et par conséquent tous les pays où elle impose sa domination. Que ce soit en Suisse, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Ecosse, en Amérique et jusqu'en Afrique du sud.

Et les voleurs de canards, alors ? Ils ont été condamnés à quelques centaines d'euros d'amende et à des travaux d'intérêt général. Ce n'est pas cher. Les chasseurs passent des années à dresser leurs « appelants » et leur sont passionnément attachés. Les coupables auraient fort bien pu finir lardés de plomb, au fond de l'eau.

Enfin vint Calvin (1509 – 1564). Ou plutôt Jehan Cauvin (le chauve), avant que son nom ne fasse un aller-retour par le latin (*Calvinus*). Fils de Gérard Cauvin, un gros notaire de Noyon en Picardie, Jean est tonsuré dès l'âge de douze ans pour servir de greffier à la cathédrale. Il part ensuite à Paris pour apprendre le latin, le grec, la philosophie, dans le même collège que Ignace de Loyola, le futur fondateur des Jésuites, le fer de lance de la contre-réforme, puis le droit à Bourges et Orléans. Nous sommes sous les règnes de François I^{er}, couronné roi à vingt ans, en 1515, et de Charles Quint (1500-1558), héritier de la couronne d'Espagne à seize ans, élu empereur du Saint empire romain germanique à dix-neuf. C'est-à-dire que deux damoiseaux, impétueux, orgueilleux et ambitieux, règnent sur les principales puissances européennes.

A cette époque aussi, Magellan revient de son tour du monde (1519-1522), lequel englobe désormais les « Indes occidentales », tandis que des notions nouvelles, en

¹ Cf. Bleue comme une orange - 7/16 – Premières scissions dans l'église

géographie, astronomie, médecine et mathématiques, bouleversent la philosophie. « Les tours en carton de la scolastique s'écroulent, l'horizon s'élargit », commente Stefan Zweig dans sa biographie d'Érasme quatre siècles plus tard². C'est une période de violents débats au sein de l'église, de l'université et du public lettré ; y compris parmi les grandes dames, comme la merveilleuse Marguerite de Navarre, sœur aînée de François I^{er}, elle-même poète et écrivain, qui soutient les humanistes et les évangéliques. Face à Érasme, Rabelais, Farel, Marot, Luther, Calvin, face aux humanistes du cénacle de Meaux, aux évangéliques allemands, suisses et néerlandais, les feux couvent dans l'église catholique qui finissent par embraser les bûchers d'hérétiques vers 1521. De leurs cendres naîtra une redéfinition de la place de l'homme et du peuple face à Dieu, face à ses dirigeants séculiers, face à ses œuvres ici-bas. Elles fertiliseront aussi bien l'esprit républicain que celui de l'industrialisme.

Reprenons dans l'ordre. Comme on l'a vu au chapitre précédent (Cf...), à la fin du XV^e siècle, l'oisiveté et la vénalité de l'Église catholique exaspèrent paysans et plébéiens des villes, notamment les Allemands, écrasés d'impôts, de taxes et de corvées. Les pèlerins reviennent de Rome avec leurs anecdotes sur la vie somptuaire de la papauté. C'est d'un prêtre érudit de Rotterdam, voyageur, humaniste, lecteur des philosophes grecs, que naît la volonté de réforme de l'Église catholique. Érasme (1466 – 1536) publie *L'Éloge de la folie* en 1511. Son esprit satirique et sa volonté de concorde ne sont pas moins corrosifs l'un que l'autre face une Église catholique dont la grandeur, selon lui, « a été fondée par le sang, confirmée par le sang, accrue par le sang.³ » Le message de paix et d'amour du Christ aurait été enfoui sous les dogmes ecclésiastiques. Érasme incite donc ses contemporains à lire eux-mêmes les Évangiles. Problème : non seulement les traductions ont subi les exégèses obscures – sinon obscurantistes – des clercs, mais il n'en existe point en langues vulgaires. Il entame donc sa propre traduction de la Bible, du Grec vers le Latin, un travail titanesque publié en 1516 – Luther traduira le *Nouveau Testament* en allemand six ans plus tard. S'il s'agit bien là d'un acte inadmissible pour l'Église, d'un acte tout-à-fait révolutionnaire à l'époque, jamais le philosophe néerlandais ne souhaita le schisme qui sera celui des luthériens d'abord, puis des calvinistes. Érasme comme son ami anglais Thomas More, chez qui il a rédigé son *Éloge de la folie*, sont d'irréductibles pacifistes, ennemis des frontières et des nations belliqueuses, des coups de poings et des coups de sang. Mais le mal est en germe. « J'ai couvé un œuf de Colombe, Luther en a fait sortir un serpent », reconnaît plus tard Érasme, quand il s'agit pour lui de défendre le libre arbitre face à l'absolutisme divin que fait peser sur les hommes la *prédestination*.

La révolte contre la papauté éclate en 1517 d'un double scandale politico-financier⁴. Le pape Léon X, un rejeton des Médicis, la famille de banquiers et de chefs d'État florentins, et lui-même ami des Arts et des Lettres, lance cette année-là une énième

² *Érasme, grandeur et décadence d'une idée*, 1^{ère} édition en 1935. Éditions Livre de poche, 1996.

³ *L'Éloge de la folie*.

⁴ En lire le compte-rendu dans *Guillaume du Bellay, l'ange gardien de François I^{er}*, Édith Garnier, éditions du Félin, 2016.

vente d'indulgences afin d'achever la basilique Saint-Pierre de Rome et de financer son train de vie. Le Cardinal Albert de Brandebourg est chargé d'en organiser le commerce en Allemagne après avoir négocié pour lui-même la moitié des bénéfices.

Le moine dominicain Johann Tetzel, bateleur et commis-voyageur de ce trafic de biens spirituels, traverse les villages avec tambours et cagnotte pour vendre ses places au paradis (assises et devant la scène, plaisantent les esprits malins). Il est suivi de près par les commis des banquiers Függer qui captent à leur tour 20 % de chaque vente afin d'éponger une dette contractée par le cardinal. Cinq siècles plus tard, l'affaire paraît comique, on imagine les farces jouées par des marionnettes sur les places de villages. Mais elle prend à l'époque un tournant dramatique. La famille Függer a fait fortune dans le textile puis l'a confortée dans l'exploitation sans merci des mines et des mineurs – le père de Martin Luther était lui-même mineur. Elle est sans doute la famille la plus riche et la plus détestée d'Europe. C'est pourtant elle qui va décider du choix du nouveau maître du Saint Empire romain-germanique.

Quand l'empereur Maximilien 1^{er} meurt deux ans plus tard, en 1519, la règle de l'Empire impose le vote des grands électeurs, une huitaine de princes laïques et ecclésiastiques, dont le marchand d'indulgences Albert de Brandebourg, pour élire un successeur. Vous suivez ?

Charles Quint, déjà roi d'Espagne et gouverneur des Pays-Bas, et François 1^{er}, roi de France, sont candidats à la couronne. L'empire est mis aux enchères. Les marchands flamands et les banquiers Függer misent sur Charles Quint. Ils envoient aux grands électeurs des promesses de dons considérables sous forme de lettres de change à n'honorer qu'en cas de victoire. Moins avisé, le bon roi François fait livrer des malles de florins pour soudoyer les grands électeurs. L'histoire suivant le cours de l'or, les plus rusés, les Flamands et les Függer, remportent le vote et font élire le Gantois Charles Quint. Le naïf François ne reverra pas ses florins. Quant aux princes électeurs, ils gagnent des deux côtés. Aussi saint que puisse être l'empire romain-germanique, il n'est pas moins corrompu que l'église. La vénalité sordide et retorse des seigneurs ajoutée à la misère de leur servage enrage les paysans. *La Guerre des paysans en Allemagne*, racontée par Friedrich Engels en 1850 (Cf. et dans le chapitre précédent), éclate entre 1524 et 1526, soutenue par de petits nobles et des bourgeois des villes. La frange la plus radicale des paysans adopte un rudiment de programme politique : destruction des châteaux et des monastères, suppression des seigneurs (à l'exception de l'empereur), abolition de tout ou partie de la dîme, répartition des biens mal acquis par l'Église ; bref, l'anéantissement de la féodalité, des seigneurs de la terre, du ciel et de l'épée.

En France, à la même époque, les érudits sont également philologues et traducteurs en langue vulgaire de textes antiques et religieux, du latin, du grec, de l'hébreu. Ils se rassemblent à partir de 1521 au sein et autour du Cénacle de Meaux. Robert Estienne (1503-1559), Lefèvre d'Étaples (1450-1536), Guillaume Farel (1489-1565), Clément Marot (1496-1544), Étienne Dolet (1509-1546), ces grands noms de l'époque vous disent-ils quelque chose ?... Non, pas toi Édith, ce serait trop facile. (Cf. Édith Garnier. *L'Alliance impie. François I^{er} et Soliman le Magnifique contre Charles Quint, 1529 – 1547*. Le Félin, 2008. *Guillaume du Bellay. L'ange gardien de*

François I^{er}. Le Félin, 2016)...Et on ne souffle pas à ses camarades !

Bref, à force de traduire et de commenter, certains de ces érudits et de leurs lecteurs produisent des interprétations différentes de celles de l'église. Les uns, tel Lefèvre d'Étaples (une ville du Nord), resteront des humanistes et s'abstiendront de combattre l'église, préférant la réformer de l'intérieur. D'autres, tel le Dauphinois Guillaume Farel, deviendront les missionnaires, théologiens et pasteurs d'un courant schismatique, pugnace et vindicatif ; lequel en vient à se structurer en réseaux, dans tout le royaume, puis, en lien avec ses pareils, dans toute l'Europe, à se constituer en *parti de la Réforme* (de l'église), face à l'appareil papal, corrompu dans ses mœurs, critiqué dans sa théologie, sa liturgie et son organisation.

Étienne Dolet sera, quant à lui, brûlé vif pour « athéisme » et Robert Estienne, contraint de fuir à Genève et de se convertir au calvinisme pour échapper au bûcher.

Mais entre 1520 et 1523, les polémiques ont encore lieu à *l'intérieur* de l'église, de l'université et de l'opinion éclairée. On n'en est pas aux batailles armées comme celles qui, en 1529 et 1531, opposent en Suisse les cantons catholiques aux cantons réformés. Cependant, le conflit se durcit à l'automne 1533 quand Nicolas Cop, recteur de l'université de Paris, tente de faire réhabiliter un texte condamné deux ans plus tôt par l'université de théologie, *Le Miroir de l'âme pécheresse*, dû à Marguerite de Navarre, la propre sœur du roi, qui soutient les réformateurs. L'affaire s'envenime. Calvin, déjà acquis à la réforme, et qui a mis la main aux discours de Nicolas Cop, doit fuir en province, à Angoulême, puis chez lui, à Noyon, où il renonce aux bénéfices ecclésiastiques perçus depuis sa tonsure. L'Affaire des Placards, à l'automne 1534, à l'instigation de Guillaume Farel, fait basculer François I^{er}, de la neutralité conciliante à la répression colérique contre les réformés. Dans la nuit du 17 au 18 octobre, les plus offensifs et déterminés des dissidents collent de manière coordonnée des affiches (« placards »), attaquant l'église et le dogme de la transsubstantiation, à Paris, dans certaines villes de province, aux portes des églises et jusque sur celles de la chambre à coucher du roi, au château d'Amboise : « Articles véritables sur les horribles, grands et importables abus de la messe papale, etc. »

C'est alors que la bascule opère, que les doux Humanistes sont débordés par les durs Protestants. La guerre, fut-ce celle des Idées, aime les fanatiques et massacre les mesurés. Thomas More, l'ami et compagnon de pensée d'Érasme, resté catholique, est décapité à Londres en 1535, pour avoir refusé à Henri VIII son assentiment au schisme anglican. Il décoche son dernier trait d'humour au pied de l'échafaud : « Je vous en prie, Monsieur le lieutenant, aidez-moi à monter ; pour la descente, je me débrouillerai... » Érasme meurt l'année suivante à Bâle, usé par les coups reçus de part et d'autre du spectre politico-religieux : « La pensée a sombré dans la folie du sectarisme, conclut Zweig, elle est devenue luthérienne ou papiste ; les érudits ne combattent plus au moyen de lettres et de brochures d'un style élégant mais échangent des injures comme des harengères.⁵ »

Genève adhère à la Réforme et interdit le culte catholique au début de l'année 1536. C'est dans une cité déjà convertie, après d'âpres luttes religieuses, où Guillaume

⁵ *Érasme, op. cit.*

Farel l'a précédé et l'accueille que Calvin arrive cet été-là ; et c'est là qu'il publie la première édition de son *Institution de la religion chrétienne*. On doit également à Stefan Zweig une biographie du « dictateur » Calvin et de sa « Gestapo des mœurs »⁶. Zweig s'étonne d'ailleurs de ce que les bourgeois de Genève n'aient pas lu *L'Institution* avant de nommer Calvin au poste de « Lecteur de la Sainte Esriture ». Ils eussent été « effrayés » :

« Voici donc clairement déterminé le pouvoir dont doivent être investis les pasteurs de l'Église : il faut qu'ordonnés ministres et dispensateurs de la Parole de Dieu, ils osent tout, qu'ils forcent toutes les grandeurs et les gloires de ce monde à s'incliner devant la majesté de Dieu et à lui obéir, qu'ils commandent à tous, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, qu'ils construisent la maison de Dieu, qu'ils renversent le règne de Satan, qu'ils épargnent les brebis, qu'ils exterminent les loups, qu'ils exhortent et instruisent les dociles, qu'ils accusent et confondent les rebelles et les opiniâtres, qu'ils lient, qu'ils délient, qu'ils foudroient et fulminent, mais tout selon la parole de Dieu. »

Luther avait établi la doctrine des deux règnes distinguant les pouvoirs spirituel et temporel pour contrer les velléités révolutionnaires des anabaptistes. Calvin quant à lui rejette toute idée de pouvoir clérical, soutenant dans son *Institution* qu'il n'y a d'église qu'« invisible ». Mais « l'église », « l'église invisible », c'est lui, et lui seul, plaçant au passage l'autorité morale de Dieu (son autorité) au dessus des lois des hommes pour mieux supprimer la « liberté du chrétien » voulue par Luther. Calvin fait partie de ces prophètes élus, Moïse, Mahomet, qui jouissent d'une communication directe avec Dieu tout-puissant, dont ils ne sont que les humbles porte-parole ici-bas.

Il écrit l'année suivant sa nomination *La Confession de foi* avec son acolyte Guillaume Farel pour organiser l'Église et la vie politique de Genève. Les bourgeois, les élus du Grand Conseil, et le peuple de Genève tout entier doivent impérativement y souscrire et confirmer chaque mois leur foi par la communion.

Calvin commande aux conseillers de quartier de passer de maison en maison pour faire signer les articles de la *Confession de foi* à chaque citoyen, sous peine d'excommunication, de boycott économique, si ce n'est de bannissement pour les récalcitrants et les modérés. La rigidité de cette *Confession* effraie tant les citoyens qu'ils refusent de signer, craignant le retour d'une autorité ecclésiastique. De même le Conseil craint d'être dépouillé de ses missions de surveillance des mœurs publiques et refuse à son tour cette *Confession* calviniste. Calvin y va trop fort, trop vite. Le Grand Conseil de Genève expulse en 1538 ce Picard venu leur prendre le pouvoir.

C'est à ce moment que la contre-réforme se dote d'une armée spirituelle, organisée et disciplinée, obéissant au pape *perinde ac cadaver* (« à la manière d'un cadavre »). La fameuse Compagnie de Jésus, fondée par Ignace de Loyola (1491-1556), condisciple de Calvin au collège de Montaigu, lance dans le combat des idées une

⁶ *Conscience contre violence, ou Castellion contre Calvin*, 1936.

troupe de jésuites, tout aussi pugnace et brillante que celles des humanistes et des réformés.

Les luttes de factions, émaillées de votes, d'élections, d'assemblées, de débats, de bannissements, d'emprisonnements, de bûchers, se poursuivent à Genève, où ses partisans, ayant pris le dessus, rappellent Calvin en 1541. Il y revient plus intransigeant que jamais, prêt à tous les moyens pour faire triompher sa version de la foi. Les pasteurs qui lui ont prêté allégeance lui envoient de toute l'Europe des rapports d'espionnage et d'activité. Pas un imprimeur ne peut publier un traité critique contre Calvin sans que celui-ci n'en soit averti avant même l'impression. En vérité, on n'a pas vu pareil organisateur, ni pareille organisation, depuis Paul, le commis voyageur de l'église primitive ; et on n'en verra pas d'autre avant Lénine et son Internationale communiste. Si Calvin a accepté de revenir à Genève, c'est à ses conditions. Le calvinisme impose son dogme impitoyable et une théocratie républicaine qui va modeler la communauté réformée, politiquement et économiquement, que ce soit en Suisse, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Écosse, et jusqu'en Amérique. Mais que dit ce dogme ayant produit de tels effets ?

L'homme est « fondamentalement mauvais⁷ », d'après Calvin, qui associe la jouissance au péché et à l'amollissement de l'âme. Il fait interdire à Genève les fêtes, y compris celles de Pâques et de Noël, mais aussi les sculptures, les peintures et jusqu'aux instruments de musique. « Si l'on juge l'homme d'après ses dons naturels, on ne trouve pas en lui, des pieds à la tête, la moindre trace de bonté. [...] Et les meilleures choses qui proviennent de nous sont contaminées, viciées, corrompues par les impuretés de la chair.⁸ »

Seul compte l'esprit, le pur, le saint esprit, séparé du corps impie. Pour les sbires de Calvin, comme pour nos féministes et néo-puritains d'aujourd'hui, la vie privée relève du politique, dont la religion est alors le masque. « Toutes les maisons ont soudain leurs portes ouvertes et tous les murs sont en verre », remarque Zweig⁹. Les gardiens de la vertu, comme dans les dictatures islamiques, peuvent à tout moment forcer la porte des gens, surveiller qu'on n'y mange pas de viande trop grasse, que l'on fait bien ses prières, que les robes des femmes ne sont ni trop courtes ni trop longues, que les tiroirs ne renferment pas d'images impies ni les bibliothèques de livres hérétiques, que l'on ne danse ni ne chante, que l'on ne dort pas pendant la messe. Les gardiens des mœurs vont jusqu'à traquer les jeunes couples dans les bosquets obscurs le long du Rhône. À Genève, remarque Zweig, « Il est permis d'exister et de mourir, de travailler, d'obéir et d'aller à l'église.¹⁰ »

La tyrannie de Dieu, l'absolutisme de Dieu, a pris cette fois le visage de Calvin, comme il avait pris auparavant ceux de Moïse, de Mahomet, des grands inquisiteurs, de Savonarole, etc., et comme il prendra plus tard celui de l'ayatollah Khomeini. Calvin traque ses contradicteurs, les catholiques romains évidemment, les radicaux anabaptistes, les libertins spirituels, et les sorcières qu'il envoie au bûcher dès 1542,

⁷ *Confessions de foi*, Jean Calvin et Guillaume Farel, 1537.

⁸ Cité par Zweig, *Conscience contre violence...*, *op. cit.*

⁹ *Conscience contre violence...*, *op. cit.*

¹⁰ *Idem.*

pour leur propagation du mal en général et de la peste en particulier. Durant les cinq premières années du règne de Calvin, Zweig compte treize condamnations à la pendaison, dix à la décapitation, trente-cinq à la mort sur le bûcher et soixante-seize bannissements. Les prisons sont ainsi pleines qu'elles ne savent plus accueillir quiconque. Le nombre de suicides est tel que le Conseil ordonne d'enchaîner les prisonniers jour et nuit. « La ville de Genève deviendra tout à fait telle que l'a voulue Calvin : dévote, timide, terne, entièrement soumise à une seule volonté : la sienne.¹¹ » L'assassinat de Michel Servet (1511-1553) résonne comme le point d'orgue de la furie tyrannique de Calvin.

Servet est Aragonais, humaniste, révolté contre l'église mais aussi contre les tièdes réformateurs. Persécuté par l'Inquisition dès l'âge de quinze ans, il s'enfuit à Toulouse. Sa lecture personnelle des évangiles l'amène à refuser le dogme de la Trinité (le père, le fils et le saint esprit) pour lui préférer l'unité de l'Être divin. Servet n'a que vingt-deux ans quand il rédige ses thèses. Il querelle autant qu'il peut, rencontre les chefs réformés pour les convaincre de supprimer cette croyance catholique de leur catéchisme. Bucer à Strasbourg et Zwingli à Bâle éconduisent l'impétueux. Servet est dès lors traqué par les réformateurs comme par les catholiques et doit écrire sous pseudonyme. Employé comme correcteur d'imprimerie à Lyon, Servet écrit à Calvin lui-même pour défendre sa thèse contre la Trinité. Il lui envoie son manuscrit et insiste pour le rencontrer. Calvin a son tour refuse d'entendre ses arguments. Il estime que ce Don Quichotte de l'Unicité est possédé par « Sathan » : « s'il vient, je ne souffrirai pas, pour peu que j'aie du crédit dans cette cité, qu'il en sorte vivant. » Mais Servet ne se décourage pas et termine la rédaction de sa thèse de sept-cent pages. Pour fuir l'Inquisition, il dépense ses économies dans la location d'une maison près de Vienne afin d'y déplacer, dans le secret, imprimeurs et imprimerie, depuis leur atelier. Les volumes empaquetés sont à peine sortis des presses, encore entreposés à Lyon avant leur affrètement vers la foire de Francfort, que les services de renseignement de Calvin lui en trouvent un exemplaire. Calvin est furibond qu'un libre lecteur de la Bible puisse le contredire sur ce point de catéchisme. Il doit l'éradiquer au plus vite, lui et son livre. Depuis Genève, il va le tenter non pas grâce au concours de ses services, ce qui lui salirait un peu trop les mains, mais en livrant Servet par une manœuvre tortueuse à l'Inquisition. Il demande à un ami qu'il envoie une lettre de dénonciation à son cousin, catholique fervent, lettre dont Calvin sait qu'elle finira sur le bureau de l'inquisition. Les « satellites du pape » écrouent Servet mais, plutôt que de le garder en cellule les mains liées, lui permettent chaque jour de flâner dans les jardins de la prison. L'hypothèse la plus probable est qu'ils aient compris les manœuvres de Calvin et l'aient laissé s'échapper. Calvin est furibond. Il ne laissera pas de seconde chance à son concurrent aragonais. Au printemps 1553, nul ne sait pourquoi, ni même Dieu qui ne nous a pas éclairés là-dessus en presque cinq-cents ans, Michel Servet décide de s'arrêter dans une auberge de Genève. Soit, dans l'âtre du diable. Calvin aussitôt informé le fait arrêter et croupir pendant des mois dans les ordures des geôles. Servet se rend à ses interrogatoires, face à ses juges et à Calvin lui-même, en haillons, fiévreux, hirsute, tel un fou ou un

¹¹ *Ibid.*

possédé – ce qui corrobore l'accusation de Calvin. Le 27 octobre, il est condamné à être brûlé vif en place publique, « le plus barbare des modes d'exécution », remarque Zweig. Cette nouvelle émeut toute l'Europe humaniste et jusqu'aux rangs réformés. Ainsi, à Genève, l'on tue pour des idées. L'exécuteur de Servet n'est autre que le chef de file du protestantisme qui tente de se justifier dans une *Déclaration pour maintenir la vraie foi*. Depuis Bâle, la ville d'élection d'Érasme, refuge des humanistes persécutés tant par les catholiques que par les luthériens, le réformé Sébastien Castellion le cingle d'une phrase : « Brûler un homme, cela ne s'appelle pas défendre une doctrine, mais commettre un homicide. » La liberté de conscience est une doctrine diabolique, persiste Théodore de Bèze (1519-1605), encore un Français, devenu le plus proche collaborateur de Calvin, à Genève – et son futur successeur. Les persécutés protestants, une fois parvenus au pouvoir, se révèlent de terribles persécuteurs. Calvin fait ensuite arrêter en une nuit les chefs du parti républicain de Genève qui se seraient rendus coupables, selon l'esprit paranoïaque de Calvin, d'un « complot effroyable » contre sa personne. Tel complot est surtout imaginaire, mais la torture permet d'obtenir des « aveux ». Le dictateur Calvin règne dès lors sans partage sur sa république théocratique.

À compter de 1556, Calvin forme intellectuellement des esprits acquis à ses doctrines pour les répandre à travers le monde, préparer sa succession, et combattre ses ennemis jésuites emmenés par son ancien camarade de classe à Paris Ignace de Loyola. L'église catholique avait ses séminaires et ses facultés de théologie, Calvin fonde à Genève un Collège et une Académie. Mille-cinq-cent élèves en sortent chaque année avec leur diplôme de puritain, dûment formés au catéchisme réformé, sans compter les visiteurs et persécutés qui débarquent de toute l'Europe pour visiter la « Rome protestante ». Ainsi Calvin fonde ce calvinisme qui va, aux Pays-Bas, se mêler avec l'héritage tolérant d'Érasme et muter en *orangisme*, avant de conquérir le monde anglo-saxon sous ses multiples avatars et dénominations – c'est du moins ce que nous a enseignés ce voyage aux Pays-Bas.

Calvin meurt en 1564, deux ans avant la révolte iconoclaste des Flandres qui accouche de la première République d'État, celle des Provinces-Unies des Pays Bas libérées de l'Espagne monarchique et catholique. La révolte protestante fut donc sociale et politique autant que spirituelle. Normal, explique Engels dans *La Guerre des paysans*, car ce sont les mêmes fonctionnaires de Dieu, les clercs catholiques, qui lèvent l'impôt, rendent la justice et dirigent les consciences. Face à eux, les protestants abolissent cette distinction entre clergé et croyants. Chaque protestant, en vertu du « sacerdoce universel » promu par Luther, et au sein de l'église « invisible » de Calvin, porte la responsabilité de l'autorité religieuse. Le protestantisme jette alors dans la vie civile une armée de vicaires qui, de fait, égalisent la communauté des croyants, d'où la prolifération de sectes et de dissidences. Car la possibilité pour chaque frère d'être le dépositaire de la vraie foi déclenche inévitablement une compétition de tous contre tous afin de s'emparer de la primauté spirituelle. Chacun devenant le puritain ou le corrompu d'un autre. Qui veut faire l'ange, fait la bête, disent Montaigne, Pascal et les bonnes gens ; or, n'étant ni anges, ni bêtes, nous devons rester à notre place d'hommes et la remplir dignement et pleinement.

Cependant les penchants autoritaires de Calvin s'usent, comme aux Pays-Bas, contre les réalités du commerce et des communes qui exigent pour fonctionner, certaines libertés déjà inscrites dans les faits et dans les chartes. C'est en ce sens que le protestantisme a pu être vecteur de démocratie – bourgeoise : en instaurant au cœur de la société la responsabilité théologique, et donc politique, de l'individu. D'autant que Calvin, contrairement à Luther, confère à l'individu et au peuple un certain droit de résistance aux autorités séculières, ici l'inquisition catholique, quand celles-ci s'engagent dans la tyrannie. N'a-t-il pas lui-même inauguré cette résistance *de fait* quand, en 1536, Genève adopte la religion réformée pour s'émanciper du duché de Savoie ?

Les prêcheurs et académiciens formés au calvinisme genevois diffusent chez eux l'organisation politique promue par Calvin. Elle est appelée presbytérienne (du latin *presbyterium*, le conseil des anciens), voire presbytéro-synodale (*sun-odos*, faire « chemin ensemble ») pour les intimes, et ressemble à ceci : chaque presbytère élit son conseil ou consistoire local, qui élit à son tour des députés, qui les représentent au synode – le synode assurant l'union des croyants à l'échelon régional ou national. Quand l'Écossais John Knox, persécuté en Angleterre par la reine catholique Marie Tudor, revient de son exil genevois en 1559, il fait adopter au Parlement d'Écosse la *Confession de foi écossaise* et l'organisation presbytérienne de l'église. En France, le synode de La Rochelle en 1571 établit une *Confession de foi* tout à fait calviniste : en sus de la répression des mœurs et des plaisirs de la chair, de la justification par la foi, l'organisation politique de ces réformés suit le modèle presbytérien. Après les massacres de la Saint-Barthélémy l'année suivante, le principal continuateur de Calvin, Théodore de Bèze, rédige *Du droit des Magistrats sur leurs sujets*. Son propos est de limiter le pouvoir du roi par celui de « magistrats inférieurs », sortes d'intermédiaires entre le peuple et son souverain. Le roi est alors lié à la fois à Dieu et au peuple, à qui l'on reconnaît le droit de résistance au tyran. L'historien du protestantisme Jean Baubérot voit également l'influence de Calvin et De Bèze sur la *Déclaration d'indépendance* des Pays-Bas rédigée par ses États-Généraux en 1581¹². Elle dit ceci :

« Les sujets ne sont pas créés pour le prince afin d'obéir à lui en tout ce qu'il lui plaît commander, soit selon Dieu, soit contre Dieu, raisonnable ou déraisonnable... mais plutôt le prince pour les sujets... afin de les gouverner selon droit et raison. »

En France, il faut attendre la Constitution de 1791 et l'article 2 de la Déclaration des droits de l'homme placée en préambule pour voir apparaître un tel droit de « résistance à l'oppression ». Mais aux Pays-Bas, si le roi Philippe II d'Espagne ne respecte pas le contrat qui le lie au peuple, s'il se comporte en tyran, alors le peuple est en droit de déchoir le souverain de sa responsabilité. La formule sera reprise par les calvinistes hongrois en 1606 qui imposent la liberté religieuse ; par Guillaume III

¹² *Histoire du protestantisme*, Jean Baubérot, P.U.F., 1987.

d'Orange quand il envahit l'Angleterre en 1688 ; ou encore par Jefferson dans la *Déclaration d'indépendance* des États-Unis en 1776. Le sociologue des religions Jean-Paul Willaime voit d'ailleurs dans le calvinisme l'explication du libéralisme congénital des États-Unis :

« C'est à l'influence protestante que l'on doit cette méfiance viscérale des Américains à l'égard des virtualités corruptrices et oppressives de tout pouvoir, méfiance qui les incite à protéger constamment les droits des individus face aux pouvoirs de leurs propres représentants.¹³ »

Pour le matérialiste Friedrich Engels, au contraire, le protestantisme n'est pas la cause mais la conséquence, une idéologie, c'est-à-dire un appareil, un masque au service des intérêts *matériels* de la bourgeoisie en expansion ; « et que ces messieurs croient ou non à leurs religions [...], cela ne fait aucune différence.¹⁴ » Selon lui, « la Réforme calviniste servit de drapeau aux républicains à Genève, en Hollande, en Écosse, libéra la Hollande du joug de l'Espagne et de l'Empire allemand et fournit au deuxième acte de la révolution bourgeoise, qui se déroulait en Angleterre [au XVII^e siècle], son vêtement idéologique.¹⁵ »

Selon Jean Cadier, biographe de Calvin aux Presses Universitaires de France, et pasteur calviniste lui-même, cette organisation instituée en Amérique du Nord par les puritains républicains serait passée en France lors de la Révolution française dans l'organisation des conseils municipaux, généraux, et assemblée parlementaire. « La démocratie moderne a trouvé dans le calvinisme le type de son organisation », se laisse-t-il extravaguer¹⁶. Certes, la distinction protestante des deux règnes (matériel et spirituel) sécularise la politique, désacralise la vie temporelle, laïcise le Droit. Mais les réformés ont la fâcheuse tendance à tirer vers eux la couverture républicaine et démocrate. Alors que dès ses débuts, le mouvement de résistance aux autorités catholiques est indissociable de l'Humanisme d'une part, et des libertés communales de l'autre, bien plus laïques d'ailleurs, issues du Moyen-Âge, et défendues avec ardeur par les révolutionnaires flamands et néerlandais.

Un autre vecteur de diffusion du calvinisme, sans doute le plus virulent, est culturel : le puritanisme, l'ascèse, la raideur morale. Face à la luxure cléricale, souligne Engels, cette ascèse personnelle que l'on retrouve dans les révoltes religieuses du Moyen-Âge, est l'expression d'un antagonisme de classe en même temps que le principe d'une égalité « spartiate ». Mais Engels distingue aussitôt l'ascétisme révolutionnaire des paysans et plébéiens de « l'esprit d'épargne bourgeois ». Le protestantisme est l'idéologie d'un mouvement de justice *sociale* pour qui la richesse doit résulter du travail et non plus de privilèges de naissance ou bien encore de rentes. Quand Calvin écrit dans ses *Commentaires sur le Nouveau Testament* que « La paresse et l'oisiveté sont maudites par Dieu », il le rappelle à tous

¹³ *Sociologie du protestantisme*, PUF, 2005.

¹⁴ *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, 1888.

¹⁵ *Idem*

¹⁶ *Calvin*, P.U.F., 1966.

les « parasites » et les « oisifs », qu'ils soient membres du clergé ou mendiants. Seul le travail rend hommage à Dieu et tout ce qui l'en détourne est maudit : les corruptions (improductives) des jouissances de la chair, le jeu (surtout s'il convoque l'argent), la danse et la musique, l'alcool, les jeux amoureux, mais aussi les repas copieux et carnés passés en « vains bavardages ». Souvenez-vous de la terrifiante parabole « des talents », contée dans l'évangile selon Matthieu :

« Il en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, appela ses serviteurs, et leur remit ses biens. Il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un au troisième, à chacun selon sa capacité, et il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla, les fit valoir, et il gagna cinq autres talents. De même, celui qui en avait reçu les deux talents en gagna deux autres. Celui qui n'en avait reçu qu'un alla faire un creux dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint, et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu les cinq talents s'approcha, en apportant cinq autres talents, et il dit : Seigneur, tu m'as remis cinq talents ; voici, j'en ai gagné cinq autres. Son maître lui dit : c'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître. Celui qui avait reçu les deux talents s'approcha aussi, et il dit : Seigneur, tu m'as remis deux talents ; voici, j'en ai gagné deux autres. Son maître lui dit : c'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître. Celui qui n'avait reçu qu'un talent s'approcha ensuite, et il dit : Seigneur, je savais que tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé, et qui amasses où tu n'as pas vanné ; j'ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre ; voici, prends ce qui est à toi. Son maître lui répondit : Serviteur méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que j'amasse où je n'ai pas vanné ; il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retiré ce qui est à moi avec un intérêt. Ôtez-lui donc le talent, et donnez-le à celui qui a dix talents. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. Et le serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents¹⁷. »

Dans la version de Luc, le maître, plus impitoyable encore, commande qu'on égorge « ses ennemis devant lui¹⁸ ». C'est de cette parabole des talents – une monnaie de l'époque – qu'est issu en français ce mot de talent qui désigne le don, la capacité, l'aptitude. Le talent c'est de l'argent gagné à force de travail constant – de piété laborieuse – et moyennant la bénédiction divine. Le calvinisme obtus et buté prend *au pied de la lettre*, ce qui dans la bouche du Christ est *parabole*, métaphore. Il confond les richesses matérielles qui ne sont que des *images*, avec les vraies richesses, les richesses spirituelles. Or, même ce rigoriste de Paul le proclame : la

¹⁷ Matthieu : Ch. 25, v. 14-30. Traduction Louis Segond

¹⁸ Ch. 19, v. 11-28. Traduction œcuménique. Livre de poche

lettre tue et l'esprit vivifie¹⁹.

Calvin, lui-même de nature austère, asexué, radicalise le propos de Martin Luther. Quand ce dernier traduit la Bible en allemand, il offre à la communauté des Chrétiens une nouvelle traduction à la fois de l'*appel* divin (*ruffunge* en allemand) et du *travail* (*arbeit, werk*), confondus en un même mot : *beruf*. Le tour est joué. Pour la première fois en langue allemande comme en langue néerlandaise (*beroep*) : travail = vocation. L'historien Pierre Musso, auteur de *La Religion industrielle* et connaisseur de la rationalité monacale, résume ainsi l'entourloupe : du *Ora et labora* monastique (prie et travaille), nous passons avec Luther à *Labora est ora* : travailler, c'est déjà prier. Non seulement la vocation industrielle des moines et leur rationalité économique sortent des cloîtres pour se répandre chez les laïcs, mais voilà le travail devenu un acte de piété. Les puritains opèrent ce renversement de civilisation qui nous enjoint désormais de vivre pour travailler, et non plus de travailler pour vivre. Le Chrétien devient, selon les mots de Max Weber, un « ouvrier au service du royaume de Dieu²⁰ », mais un ouvrier spécialisé, dirait-on aujourd'hui, voué à une tâche unique qu'il remplit avec méthode pour le salut de son âme et au mieux des intérêts de sa communauté. Le puritain anglais Richard Baxter le résume ainsi au début XVII^e :

« Hors d'une profession fermement assurée, un homme ne saurait mener sa tâche à bonne fin ; son ouvrage sera inconstant, irrégulier, et il passera plus de temps à paresser qu'à besogner. [...] C'est pourquoi une profession fixe [*stated calling* !] est ce qu'il y a de mieux. » Le *métier*, la *profession*, la *vocation* installent et préparent une division technique du travail qui a l'avantage, comme le dit ce pasteur, d'être plus productive.

Jusqu'à l'époque des réformés, l'homme traditionnel ne voyait guère dans le profit que « l'expression de l'avarice la plus sordide et d'un mode de pensée tout simplement dégradant²¹ », selon Weber. Tel travailleur du textile qu'il prend en exemple ne voyait pas le besoin de *travailler pour travailler*, de *produire pour produire*. Par ailleurs, la soif de profits, le manque de scrupules quant à l'argent, la cupidité et l'âpreté aux gains, les démonstrations ostentatoires de richesse, toutes ces conduites capitalistes existaient avant les protestants. Mais elles étaient le fait de marchands aventuriers qui montaient des expéditions et flambaient leurs bénéfices. Elles étaient déjà capitalistes au sens strict mais trop peu rationnelles dans la gestion du capital, son accumulation, et la conduite de vie du bourgeois capitaliste. Le puritanisme calviniste impose une rationalisation méthodique de l'existence vouée au travail méthodique. Ainsi, « La religion doit produire industrie et frugalité », enjoint le pasteur méthodiste anglais John Wesley : une vie rationnelle organisée par et pour un travail rationnel. Le Méthodiste ne vit-il pas avec méthode, et ses prédécesseurs calvinistes anglais des sectes « précisiennes » avec rigueur et précision ? L'apport spécifique de la Réforme protestante aura donc été de séculariser la *rationalité économique* des monastères en

¹⁹ Cf. Paul. II^e épître aux Corinthiens, Ch.3, v.6

²⁰ *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1905.

²¹ *L'éthique protestante...*, *op. cit.*

la diffusant au delà de leurs enceintes. Pour se développer, le capitalisme industriel a eu besoin d'un *homo œconomicus* taillé pour le travail aliéné, d'une main d'œuvre vouée à la besogne, d'un être déterminé par le calcul et la rationalité de son existence. Le calvinisme, plus que Calvin d'ailleurs, lui a façonné cet homme-là. Les huguenots français en exil, les entrepreneurs du textile et les marchands néerlandais, les colons puritains de Nouvelle-Angleterre, emporteront dans leurs bagages cette « éthique » capitaliste, comme nous le verrons dans un prochain chapitre. Hommes de vocation (*beruf*), dont le travail est prière, ils sont *au service* de l'entreprise et du capital, comme leurs prédécesseurs, les moines, étaient au service de leur monastère et de ses officines – *ouchines*, en picard ; *usines* en français. Au service de Dieu, par l'intermédiaire de l'ordre monastique et du monastère particulier, avec ses moulins, ses canaux, ses machines, ses meules, etc.

Dans les années 1960 encore, l'auteur de polars Nicolas Freeling peint sans pitié l'arrière-pays néerlandais. L'enquête de son roman *Coup double* se déroule à Zwinderen, bourgade perdue des marécages de la Drenthe²². Ici, le crime sera toujours moins répréhensible que de s'endormir pendant le sermon. Freeling décrit ainsi le calvinisme comme « une montagne de respectabilité, de conservatisme, de dirigisme et de bureaucratisme ; plus une haine ovine du risque et de l'innovation. » À Zwinderen, les patronymes fleurent bon l'endogamie, la tourbe et le puritanisme : « Des sectes qui n'avaient pas d'église ; les églises n'étaient jamais assez purifiées et intransigeantes. » La région n'a pas encore subi les affres hormonales du rock'n'roll, si jamais elle les connut un jour. On vit ici entre Nouveaux Protestants des Pays-Bas, Réformés Néerlandais, Baptistes, Méthodistes, Unitariens et Congrégationalistes. Les vieilles filles s'épient derrière leurs fenêtres respectives, les adultérins et les pédés sont jetés à la vindicte. Qu'on soit Irvinguite, Campbellite, Remonstrant Luthérien Traditionaliste, Presbytérien Purifié, Frère Intransigeant, Catholique Romain (tout à fait suspect par ici) ou adhérent d'une très dévergondée Association des Chrétiennes Rurales, « On se rend à l'église en procession, les yeux fermés, les mains serrant une bible. » L'arrière Pays-Bas est des plus rigoureux dans le respect du dogme. Et d'une tristesse funèbre.

L'éthique protestante du travail forcé

Entre autres politiques publiques, les Provinces-Unies du siècle d'or s'illustrent par leur assistance aux plus démunis. Hospices, hôpitaux, béguinages et orphelinats recueillent les vieux, les mendiants, les malades, les femmes seules et les orphelins. Ils sont d'abord gérés par l'Église catholique puis par l'Église publique calviniste, parfois avec l'aide des autorités communales. Les Chambres de charité et d'aumône reçoivent les dons des pieux donateurs qu'ils reversent ensuite à l'assistance. Mais avec l'arrivée massive de réfugiés flamands à la fin du XVI^e siècle, et l'insatiable

²² Plon, 1964.

besoin de main d'œuvre de l'industrie drapière, les indigents sont mis au travail contre bons soins.

La morale chrétienne de la miséricorde (du latin *misereo*, avoir pitié) alliée aux nécessités de l'industrie transforme peu à peu les hospices en camps de travail et de rééducation. Rappelez-vous les mots de Calvin : « La paresse et l'oisiveté sont maudites par Dieu. » Et ceux de Saint Paul : « Celui qui ne travaille pas, ne doit pas manger non plus. » Toute aumône exige travail. En retour, tout travail ramène le déviant sur la droite voie tracée par Dieu, et lui offre tout le loisir de faire pénitence. Amsterdam crée en 1595 ses premières maisons de correction. Les femmes, prostituées, mendiantes, lesbiennes ou coupables d'adultère filent la laine dans les *spinhuisen* (maisons de tissage). Les hommes travaillent le bois des teintures dans les *rasphuisen* (maisons de force). « La façon dont la production était organisée dans la "Rasphuis" la faisait ressembler à une manufacture, et le monopole qui lui était accordé reflète la pratique mercantiliste^a », résume un historien. Aux nécessités de la production s'associe le dressage moral. Les coupables de vol sont d'abord envoyés à la lecture, puis à la relecture, de la Bible, avant de se mettre au saint ouvrage. Les parents visitent ces prisons-manufactures avec leurs enfants pour leur inculquer les valeurs calvinistes du travail, la discipline de fabrique, et les risques encourus à ne pas s'y conformer. Les vendeurs de marchandises corruptrices comme le tabac et l'alcool soulagent leur mauvaise conscience en s'acquittant des taxes reversées aux maisons de travail. Morale du travail, travail de la morale. De véritables et plus explicites *werkhuisen* (maisons de travail) sont créés au milieu du XVII^e siècle aux Pays-Bas. De telles maisons de correction par le travail se trouvent également en Suisse, l'autre pays calviniste, et donnent des idées aux industrialistes anglais et français en manque de main d'œuvre.

En Angleterre, la protestante Elizabeth 1^{ère} fait adopter une première loi sur la prise en charge des mendiants en 1601 en Angleterre. Les premières maisons de travail apparaissent. En 1697, le plus néerlandais des philosophes révolutionnaires anglais, John Locke, appelle à intensifier le mouvement, notamment pour concurrencer les industries étrangères. Dans son *Rapport sur la pauvreté*, il distingue les « pauvres méritants » (les malades, les vieux) et les ouvriers pauvres, des « mendiants professionnels ». Pour soulager les familles pauvres, il propose que chaque paroisse s'équipe d'une « école d'industrie » où élever les enfants de trois à quatorze ans. Ils y apprendraient à filer et tisser, contribueraient à la prospérité de l'Angleterre, en même temps qu'ils se verraient inculquée la rectitude morale. Ainsi, argumente Locke, « on peut les obliger à aller à l'église tous les dimanches en même temps que leurs maîtres et maîtresses, ce qui leur inculque le sens de la religion, alors qu'à présent, élevés dans l'oisiveté et sans règle, ils sont aussi étrangers à la religion qu'ils le sont à l'industrie.^b »

En France, le roi Henri IV, tour à tour protestant et catholique, suivant ses intérêts du moment, réfléchit dès 1596 à la création d'une première caisse de secours aux chômeurs suivant l'exemple néerlandais. La France inaugure ce type d'action sociale à

Lyon en 1613 en établissant son premier « hôpital général de manufacture », le nom officiel des hôpitaux publics. Les pauvres sont arrachés à la fainéantise par le travail du drap ou de la dentelle. La France est même tentée, l'année suivante, de « décréter le travail forcé dans les mines, comme à l'époque romaine, pour les coupe-bourse, fainéants, vagabonds, gens sans aveu.^c » L'hôpital de Paris créé en 1656 sert autant d'orphelinat que de maison de travail. Dans son annexe, la Salpêtrière, 770 femmes âgées ou infirmes travaillent au filage alors que 290 autres, plus jeunes, fabriquent des gants. La qualité est parait-il remarquable, au moins d'égale facture que la dentelle vénitienne, relèvent les connaisseurs.

Les historiens et les économistes éclairciront la chose : il semble que la mise au travail des paysans et des artisans, leur incorporation dans des manufactures centralisées sous l'autorité de l'horloge et du contremaître, eut échoué sans la force. La religion industrielle et l'éthique protestante du travail semblent avoir dû faire usage d'une autorité autrement plus matérielle que la seule promesse de salut pour convertir les masses au capitalisme.

a. « Le marché du travail et ses institutions. Le cas des Pays-Bas du XVI^e au XX^e siècle », H.A. Diederiks, *Revue du Nord*, n°307, 1994.

b. Voir « Fondements des politiques de la pauvreté : notes sur "The Report on the Poor" de John Locke », Dang Ai-Thu, *Revue économique*, 1994.

c. « La grande industrie aux XVII^e et XVIII^e siècles : France, Allemagne, Russie », Joseph Koulische, *Annales d'histoire économique et sociale*, 1931.

À suivre...

**Tomjo/ Pièces et main d'œuvre
Lille, Grenoble
Octobre 2020**